

A cette liste, les RR. PP. ajoutent la remarque suivante : « *Omittimus Daniel Cardon Antuerpiensem, Henric. Thilleul, Nicol. Rayé Bruzellesem, Franc. Verhoeven Brugensem, Petr. Dolmans ex Limmel prope Trajectum-ad-Mosam, Jacob. Tretecamp Aldenardensem, et Adalb. Heylen, can. pram., qui breviori tempore cooperati sunt quam ut annumerandi videantur hagiographis.* »

L'organisation de la société des *bollandistes*, l'ordre de leurs travaux, la rigoureuse économie dont ils ne se départirent jamais, ne contribuèrent pas peu au succès de leur entreprise. Au commencement, leurs ressources matérielles consistaient dans le produit de la vente des *Acta sanctorum* et dans les libéralités de quelques grands personnages. En 1688, la cour de Vienne leur accorda une pension, mais en y mettant pour condition qu'ils dédieraient tous leurs volumes à des membres de la famille impériale. Malgré la modicité de ces ressources et les dépenses occasionnées par l'achat des livres et manuscrits, par les voyages littéraires, correspondances, frais d'une imprimerie fondée par eux-mêmes et uniquement consacrée à leurs travaux, la société, à l'époque de la suppression des jésuites, avait réalisé un capital de plus de 130,000 florins, monnaie de Brabant, somme à laquelle il faut joindre 24,000 florins, produit annuel de la vente des *Acta sanctorum*. La suppression de la compagnie de Jésus eut lieu en Belgique le 15 septembre 1773. Ce jour-là, les scellés furent mis sur les archives des hagiographes *bollandistes*, et leurs travaux furent interrompus. Cependant un comité institué par la cour de Vienne, après s'être montré contraire aux *bollandistes*, émit un avis plus favorable; Marie-Thérèse, sur l'avis de son chancelier, le prince de Kaunitz, décida la continuation de l'entreprise. Les revenus appartenant aux *bollandistes* restèrent affectés aux frais de cette continuation. Pendant ce temps, les hagiographes travaillaient à la maison professe d'Anvers; mais, en 1775, on établit une académie militaire dans cette maison; ils furent donc obligés de partir, abandonnant leurs manuscrits. Le 19 juin 1778, l'impératrice décréta que l'établissement des *bollandistes* serait transporté dans l'abbaye de Caudenberg. Deux ans furent employés à déménager le musée hagiographique rassemblé par les *bollandistes*. Dans les premiers mois de 1780, les savants pères purent se remettre à l'œuvre; le cinquante et unième volume parut vers la fin de la même année. Bientôt, par les ordres de Joseph II, l'abbaye de Caudenberg fut supprimée; un décret de 1786 transféra le siège de la société dans la bibliothèque des ci-devant jésuites. Enfin, par un décret du 23 août 1788, l'empereur chargea la chambre des comptes de chercher les moyens d'en finir avec les *bollandistes*. Il fut démontré que l'on gagnerait 3,000 florins à la suppression des hagiographes. La commission ecclésiastique des études, consultée à son tour, émit une opinion conçue en ces termes : « Il est étonnant, disait-elle, que, lors de l'abolition de l'ordre jésuitique, on soit parvenu à intéresser le gouvernement dans un pareil fatras; il est plus que temps d'y mettre fin. » Et plus loin : « L'objet principal qui doit occuper le gouvernement est de se débarrasser des frais. » Le 16 octobre 1788, le conseil notifia aux *bollandistes* qu'ils eussent à cesser leur travail; mais le 1^{er} novembre suivant, les états de Flandre proposèrent au gouvernement impérial la continuation des *Acta sanctorum* aux frais de leur province. En France, les ministres de Louis XVI songèrent à charger les bénédictins de Saint-Maur de l'achèvement de leur ouvrage.

Sur ces entrefaites, l'abbaye de Tongerlo fit une convention avec le gouvernement autrichien et acquit la propriété des bibliothèques des *bollandistes* pour 21,000 florins. La révolution brabançonne vint interrompre de nouveau les travaux des hagiographes; cependant, en 1794, ils donnèrent le cinquante-troisième volume de la collection. A l'entrée des Français en Belgique, les *bollandistes* renoncèrent définitivement à leur entreprise. En 1801, M. d'Herbouville, préfet du département des Deux-Nèthes, fit des tentatives auprès de quelques religieux, derniers débris de l'association. L'Institut de France écrivit aussi à ce sujet au ministre de l'intérieur. Enfin une lettre de M. Santander, du 9 août 1810, constate une dernière tentative de Napoléon pour obtenir que la collection des *Acta sanctorum* fût poursuivie. En 1827, le gouvernement des Pays-Bas acheta les archives et la bibliothèque des religieux de Tongerlo. Les livres furent envoyés à la bibliothèque royale de La Haye, et les manuscrits restèrent à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. Peu de temps après la révolution de septembre 1830, quatre jésuites belges, voués depuis longtemps à l'érudition, les RR. PP. J.-B. Boone, J. Vandermore, P. Coppens, J. van Hecke, entrepreneur, dans le collège de Saint-Michel de Bruxelles, de continuer le travail si longtemps interrompu. En 1845, ils publièrent un volume renfermant l'histoire des saints du 15 et du 16 octobre. On leur a reproché d'avoir fait une trop large part à la vie de sainte Thérèse d'Avila; 681 pages lui sont consacrées. La composition de ce volume manque donc de proportion, quand on la compare à ceux dont il ne devait être que la continuation. Nous finirons par une

citation de P. Leroux sur le recueil des *bollandistes* : « C'est à la philosophie historique à profiter de ce riche trésor; avec l'esprit d'incrédulité, il eût été impossible de le composer; mais aujourd'hui, pour s'en servir convenablement, il faut employer une critique tout autre que celle que les *bollandistes* ont mise en usage pour le former. »

Un incrédule, — M. Veuillot dirait un libre penseur, et, dans ses moments de joyeusetés littéraires, un crétin, un idiot, un podacre, — a beaucoup vanté l'immense travail des *bollandistes*, en ce sens que cette entreprise occupa des moines que l'oisiveté aurait pu corrompre. Cela nous remet en mémoire ce père judicieux qui avait douze filles qu'il occupait du matin au soir en répandant dans sa cour un tonneau de pois ronds que sa génitrice avait ordre de ramasser sans qu'un seul manqua à l'appel. « Tandis qu'elles feront cela, disait le compère, elles ne penseront pas à autre chose. »

BOLLANDUS ou de **BOLLANDT** (Sébastien), théologien hollandais, né à Maëstricht, mort en 1643, à Anvers. Membre de la congrégation des récollets. Il professa la théologie et la philosophie. Il a édité : *Historica, theologica et moralis Terræ sanctæ elucidatio, auctore Francisco Auresmio* (1639, 2 vol. in-fol.); et *Sermones aurei fratris Petri ad boves* (1643, in-fol.).

BOLLE s. f. (bo-le). Ancienne forme du mot BAILLE.

BOLLEVERCQ s. m. (bo-le-vèrk). Ancienne forme du mot BOULEVARD.

BOLLEMONT (François-Charles-Robert CHONET DE), général français, né en 1749 à Arrancy (Meuse), mort en 1815. Officier d'artillerie à 17 ans, il commença à se distinguer, en 1792 et 1793, à l'armée des Alpes et à celle du Nord, prit part à la défense de Maëstricht (1793), fut nommé général de brigade en 1794, commanda l'artillerie au siège de Maëstricht et fut chargé, en 1797, de défendre la citadelle de Wurtzbourg, lors de la glorieuse retraite du général Jourdan. Forcé d'abandonner la place aux Autrichiens, après une vigoureuse résistance, il fut fait prisonnier, rendu bientôt après par échange, et nommé inspecteur général d'artillerie. En 1802, il fit partie du Corps législatif. Il passa ses dernières années dans la retraite.

BOLLENE, ville de France (Vaucluse), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kil. N. d'Orange, sur la rive droite du Lez; pop. aggl. 2,761 h. — pop. tot. 5,007 hab. Elève de vers à soie et filatures, céréales, huile de ricin, vins ordinaires et excellents fourrages; exploitation en grand de mines abondantes de terre réfractaire, dont les produits servent à la construction des hauts fourneaux; fabrique de vases poreux pour les piles électriques, d'une conductibilité supérieure à celle des appareils employés jusqu'à ce jour.

Bollène était déjà un relais du temps des Romains; la voie Domitia, dont on voit encore des vestiges, traversait le Lez à 1 kilom. au levant. Le vieux Senomagus était à 2 kil. au nord; on en retrouve des vestiges dans de grands fragments d'anciens murs de fort belle construction, annonçant l'existence d'une ville gallo-romaine. Les monuments les plus remarquables dépendant de la petite ville de Bollène sont la Maison cardinale, qui est une construction romaine, et l'église de Saint-Blaise de Bauzon, à 3 kilom. dans la campagne, jolie chapelle du x^e siècle, qui s'élève au sommet d'un mamelon isolé. On y remarque aussi les restes de la vieille église de Saint-Martin.

BOLLET (Philippe-Albert), conventionnel, né probablement à Violaines (Pas-de-Calais), mort en 1811. Il vota la mort du roi, quoiqu'il siégeât à la *Plaine*, fut adjoint à Barras dans la journée du 9 thermidor, fut ensuite envoyé en Bretagne avec Boursault, pour seconder Hoche dans la conclusion d'un traité avec les royalistes. Devenu membre des Cinq-Cents, il était en congé, lorsqu'il fut attaqué dans sa maison par des bandits royalistes (1796). Frappé de neuf coups de sabre, d'abord jugés mortels, il échappa cependant, et siégea encore dans les assemblées publiques jusqu'en 1803.

BOLLIAC (César), poète et publiciste roumain, né en 1813, à Bucharest, est un des poètes les plus distingués de l'école romantique roumaine. Entré dans le mouvement national de 1836, il a été mêlé depuis à la plupart des événements politiques qui se sont accomplis dans les Principautés danubiennes. Arrêté et emprisonné à plusieurs reprises (1838 et 1840), en raison de quelques écrits satiriques, il prit une part active aux conspirations du parti révolutionnaire, fit partie du comité national de 1848, qui prépara l'insurrection victorieuse de l'hospodar Bibesco, devint maire de Bucharest, secrétaire du gouvernement provisoire, président du club roumain, collabora au *Peuple souverain*, etc. Député au camp de Fuad-Effendi, pour protester contre le règlement organique, il fut retenu prisonnier. Il se réfugia sur le territoire de Transylvanie et y fonda un journal, *L'Expatrié*, ayant pour but la réconciliation des Hongrois et des Roumains. En 1850, il se rendit à Paris, où il s'est occupé surtout de recherches archéologiques et historiques sur la Roumanie. Poète des classes populaires, des serfs de la glèbe, il a publié un recueil

d'odes, de satires et de légendes sous le titre de *Opere lui Cesar Bolliac* (1835); un drame, *Matilda*, le premier écrit en langue roumaine; des *Méditations*, poésies sociales (1842); des *Poésies nouvelles* (1847); des *Chants nationaux*, suivis d'un poème historique (Paris, 1852); des *Mémoires sur la Roumanie* (Paris, 1856).

BOLLIGEN, bourg de Suisse, canton et à 6 kilom. N.-E. de Berne, au pied du Bolligerberg, dans une contrée fertile; 2,262 hab. Eaux minérales et bains très-fréquentés; dans les environs, nombreux établissements industriels, papeteries, forges, moulins à farine et à foulon.

BOLLINGER (Ulrich), poète allemand du xviii^e siècle, habita la Hesse, où il remplit diverses fonctions dans l'enseignement, et s'adonna à la poésie latine. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Hodopodica sanctorum patriarcharum* (1595); *Nonni Panoplice paraphrasia* (1595); *Moseis seu Carmen heroicum de rebus gestis Mosis* (1597); *Elogia de vera antiqua philosophica medicina* (1609).

BOLLINGER (Frédéric-Guillaume), graveur prussien, né à Berlin en 1777, mort en 1825, a gravé plusieurs portraits au burin, entre autres ceux du comte de Brühl, d'après Buchhorn; de l'électeur Joachim II, d'après Kimpfel; du prince Henri, du prince et de la princesse Guillaume, d'après Wichman; de Muzio Clementi, d'après Albert; du musicien Ritler; du professeur Dereser, etc.

BOLLINGTON, bourg d'Angleterre, comté de Chester, à 5 kilom. N.-E. de Macclesfield, à 272 kilom. N.-O. de Londres; 6,000 hab. Carrières de pierres et d'ardoises, mines de houille, commerce de soie et de coton.

BOLLUD-MERMET (Louis), littérateur français, né à Lyon en 1709, mort en 1793. Il cultiva la littérature pour occuper ses loisirs, fut secrétaire de l'Académie de sa ville natale et publia plusieurs ouvrages qu'il ne signa pas. Les principaux sont : *De la corruption du goût dans la musique française* (1745); *De la bibliomanie* (1761); *Discours sur l'émulation* (1763); *Essai sur la lecture* (1765), etc.

BOLLO s. m. (bol-lo). Comm. Nom de l'argent mis en lingot, dans le Potosi.

BOLLULOS-DEL-CANDARO, ville d'Espagne, prov., et à 46 kilom. E. de Huelva; 6,000 hab. Poteries, tuileries, moulins à huile, distilleries d'eau-de-vie. Commerce de vins et eaux-de-vie.

BOLLWILLER, bourg de France (Haut-Rhin), arrond. et à 27 kilom. S. de Colmar, cant. de Soultz; 1,440 hab. Fabriques de coton; pépinières très-renommées et classées parmi les plus belles de France; commerce de fer très-important.

BOLMEN, lac de Suède, dans le Smaland, préfectures de Jonkoping et de Vexio; 34 kil. de longueur sur 12 kilom. de largeur. Au milieu de ce lac, qui verse ses eaux dans le Kattégat par la petite rivière de Laga, se trouvent l'île de Bolmsö et un vieux château, ancienne résidence des gouverneurs du Smaland.

BOLNEST (Edouard), médecin anglais du xviii^e siècle. Il reçut le titre de médecin de la reine, et publia plusieurs ouvrages, notamment : *Medicina restaurata* (sans date); *Chimica medicina illustrata* (1605); *Methodus paraparandi vegetabilia ad usus medicos* (1672); *Rational way of preparing animals, vegetables and minerals for physical uses* (1672).

BOLNISI, bourg de la Russie d'Asie, dans la Géorgie, à 28 kilom. S. de Tiflis; 2,125 hab. Excellents vins; eaux acides, employées pour la guérison du bétail.

Bolœana. Nous aimons les *ana*, nous n'en faisons nullement mystère. Dans la biographie, le grand homme se présente à nous avec la gravité solennelle de l'histoire; à poudrer, ganté, rasé de frais, en habit de grande cérémonie, la figure impassible comme dans ces vieux portraits qu'offrent les musées; l'*ana*, au contraire, nous montre le personnage en robe de chambre et en pantoufles, causant et riant au coin de son feu avec quelques familiers; nous entrons dans son intimité, nous fouillons tous les recoins de son cabinet, nous ouvrons sans façon son secrétaire; nous saisissons sa moindre pensée.

Les *ana* offrent à la fois un intérêt anecdotique et historique; par eux se complète la physionomie d'un personnage; maint détail, qui embarrasserait la marche du récit, allongerait péniblement la biographie, trouve là sa place toute naturelle.

Or si la vie privée d'un personnage historique offre quelque curiosité, c'est bien celle de ce grave et sévère législateur du Parnasse, que nous ne nous représentons jamais que le front plissé, l'air maussade et une férule à la main, cette sanglante férule dont il flagella les mauvais poètes de son temps, quelquefois même les bons. Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en leur présentant Boileau sous cet aspect intime qui achèvera de le leur faire connaître.

Ceux qui connurent Boileau dans son enfance ne prévirent point ce qu'il serait un jour. Son père même avait coutume de dire, en le comparant à ses autres enfants : *Pour Colin, ce sera un bon garçon, qui ne dira du mal de personne.*

Il eut un jour une dispute fort vive avec un de ses frères, qui était chanoine. Il en

avait reçu un démenti d'un ton assez dur. Leurs amis communs voulurent les réconcilier, et exhortèrent Despréaux à pardonner à son frère : « De tout mon cœur, répondit-il, parce que je me suis possédé et que je ne lui ai dit aucune sottise. S'il m'en était échappé une, je ne lui pardonnerais pas de ma vie. »

Boileau, étant allé toucher sa pension au Trésor royal, remit son ordonnance à un commis, qui, y lisant ces mots : *La pension que nous avons accordée à Boileau à cause de la satisfaction que ses ouvrages nous ont donnée*, lui demanda de quelle espèce étaient ses ouvrages : *De maçonnerie*, répondit-il; *je suis architecte.*

Boileau demandait un jour à son ami Chapelain ce qu'il pensait de son style : *Tu es un bœuf qui fait bien son sillon*, répliqua cet ingénieux auteur.

Il fut un temps où tout le monde, à la cour, disait *gros* pour *grand* : une grosse chose, une grosse qualité, une grosse réputation. Le roi avoua un soir chez Mme de Montespan que cette expression nouvelle lui déplaisait. Despréaux se trouvant là dit, en fin courtisant, qu'en effet il était surprenant qu'on voulût partout mettre *gros* pour *grand*, et que, par exemple, il y avait bien de la différence entre Louis le *Grand* et Louis le *Gros*.

Il avait, dans une de ses satires, appelé le traître Mignot un empoisonneur; celui-ci porta ses plaintes au magistrat, qui le renvoya en lui disant que l'injure dont-il se plaignait n'était qu'une plaisanterie, et qu'il devait en rire le premier. Mignot, peu content de cette réponse, résolut de se faire justice lui-même. Il s'avisait, pour cet effet, d'un expédient nouveau. Mignot avait la réputation de faire d'excellents biscuits, et tout Paris en envoyait querir chez lui. Il sut que l'abbé Cottin avait composé une satire contre Despréaux, leur ennemi commun; mais, comme vraisemblablement aucun libraire n'aurait voulu se charger de cette satire, il la fit imprimer à ses dépens; et, quand on venait chercher des biscuits, il les enveloppait dans la feuille qui contenait la satire imprimée, afin de la répandre partout. Lorsque Boileau voulut se réjouir avec ses amis, il envoyait chercher des biscuits chez Mignot pour avoir la satire de Cottin. Par la suite Mignot, voyant que les vers de Despréaux, loin de le décrier, n'avaient servi qu'à le mettre plus en vogue, chanta les louanges du poète, et lui avoua plus d'une fois qu'il lui devait sa fortune.

Voici ce que Boileau disait de Quinault et de l'Opéra : « Quinault est le plus grand parleur d'amour qu'il y ait eu, mais il n'est point amoureux. Je pardonnerais toutes leurs dévotions à l'Amour dans un sacrifice qu'on serait forcé de faire à ce dieu sur le théâtre, mais le chœur de l'Opéra prêche toujours une morale lubrique; vous n'y entendez autre chose, sinon ;

Il faut aimer,
Il faut s'enflammer.
La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.

Ce n'est pas là l'esprit des chœurs de l'antiquité, dans lesquels la sagesse était toujours prêchée, malgré les ténèbres du paganisme. C'est un scandale public qu'il soit permis à des chrétiens de prostituer leur voix pour persuader aux filles qu'il est honteux de ne pas s'abandonner dans le bel âge. Ce n'est point là du tout le langage de la passion, c'est celui de la débauche. » Que dirait donc Boileau en entendant nos modernes opéras, et en voyant des féeries telles que la *Biche au bois*?

Le trait suivant de Boileau devrait être médité par nos auteurs et nos journalistes, qui sont loin de se montrer aussi désintéressés. Il avait donné des conseils à Th. Corneille pour l'opéra de *Bellerophon*, dont les vers étaient impossibles à mettre en musique. D'après les conseils de Boileau, Corneille le refondit entièrement. Lully crut devoir tant de reconnaissance à Boileau, qu'il vint lui apporter sa part du bénéfice, qui était de 300 louis; mais celui-ci répondit : « Monsieur, êtes-vous assez neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes ouvrages? Comment donc voulez-vous que je tire tribut de ceux d'autrui? » « Là-dessus, continua Boileau, il m'offrit pour moi et pour toute ma postérité une loge annuelle et perpétuelle à l'Opéra; mais, tout ce qu'il put obtenir, c'est que je verrais son opéra pour mon argent. »

Le vieux duc de La Feuillade, ayant rencontré Despréaux dans la galerie de Versailles, lui récita un sonnet de Charleval adressé à une dame; Boileau lui dit qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans ce sonnet, qui était plutôt mauvais que bon. Là-dessus le maréchal, ayant aperçu la dauphine qui passait dans la galerie, s'élança vers elle, et le lui récita. « Voilà un beau sonnet, monsieur le maréchal, » lui répondit celle-ci, qui ne l'avait peut-être pas écouté. Aussitôt le maréchal de retourner vers Despréaux et de lui dire d'un air moqueur qu'il était bien délicat de ne pas approuver un sonnet qui avait été trouvé bon par le roi et par la dauphine. « Je ne doute point, répliqua Boileau, que le roi ne soit très-expert à prendre des villes et gagner des batailles; mais, avec votre permission, je crois me connaître en vers aussi bien que lui. » La Feuillade accourut aussitôt chez le roi, et lui dit : « Sire, n'admirez-vous pas l'insolence de